

À Villeurbanne, le squat comme ultime asile pour les migrants

Après avoir été successivement [expulsés de l'esplanade de la Gare Part-Dieu](#), puis chassés de [l'amphi de la fac Lyon 2](#) où ils avaient trouvé refuge, une centaine de migrants occupent désormais un ancien centre de formation pour pompiers à Villeurbanne. Méthodiquement, au squat de « l'amphi Z », la vie s'organise.

Par [Gabrielle Maréchaux](#) publié le 09/01/2018 à 17h13



Façade Sud du squat, depuis le Cours Emile Zola. ©GM/Rue89Lyon

D'ordinaire, ce sont « les migrants », « les réfugiés », « les clandestins », « les sans-papiers ». Des termes plus techniques et sans espoir surviennent parfois, les « déboutés » de l'asile, « [les dublinés](#) ». Au squat du 12 de la rue Baudin à Villeurbanne, occupés par environ 130 personnes depuis le 12 décembre 2017, ils sont devenus « les Habitants ».

Derrière ce titre un brin formel, on trouve depuis quelques semaines sept familles albanaises résidant au premier étage et une centaine de jeunes africains occupant les deuxième et troisième étages.

« C'est fini les Blancs qui disent aux Noirs ce qu'ils doivent faire »

Ouvrir et installer le squat

Après avoir pénétré dans la caserne et s'être « planqués » pendant 48 h, délai à partir duquel des occupants d'un squat ne sont plus expulsables sans procédure judiciaire, un groupe d'une quarantaine de personnes, majoritairement issues de diverses mouvances d'extrême gauche, a fait venir le gros des occupants. Un drapeau noir a été planté sur le toit, rappelant l'idéologie politique de certains squatteurs aguerris. Pour équiper l'endroit, les occupants ont alors communiqué leur besoin sur Internet (via le site [Rebellyon](#) et les [réseaux sociaux](#)) et ont pu recevoir des biens de premières nécessités (radiateurs, gazinières, matelas, chaises tables, frigo, couvertures...). Les occupants ont remis le courant puis l'eau, et même l'eau chaude, avec l'aide d'un plombier militant. Une [cagnotte virtuelle](#) a été mise en place. La vingtaine de mineurs isolés qui avaient trouvé refuge à l'amphi de Lyon 2 (à Bron) n'ont pas suivi au squat

de Villeurbanne, ils ont été hébergés chez des étudiants ou des familles, en attendant d'être pris en charge par la Métropole de Lyon, comme le stipule la loi.

En « autogestion ». Les règles de vie y sont élaborées de la manière suivante : pas de cigarette, pas d'alcool, pas de bagarre, pas de nourriture dans les chambres, pas d'invités que l'on ne connaît pas.

Tout se décide en AG, se vote à main levée. Les « Habitants » seuls ont voix au chapitre. Étudiants « solidaires », squatteurs expérimentés venus prêter main forte ou associations de passage (Agir Migrants et Jamais sans Toit notamment) se contentant d'assister et de donner parfois un avis.

Prendre des décisions lorsque l'on dépasse la centaine n'est pas toujours facile, les AG découragent d'ailleurs certains. Mais les occupants veulent avancer groupés, en s'assurant de l'assentiment du plus grand nombre.

Pour la majorité des migrants, la vie de communauté autogérée est une expérience inédite, même si certains ont vécu à l'amphi de Lyon 2 occupé sur les mêmes bases. L'expérience militante des personnes ayant ouvert le squat revient alors souvent, avec beaucoup de précautions, comme l'assure l'une d'elles en AG :

« On ne veut surtout pas faire du néo-colonialisme, c'est fini les Blancs qui disent aux Noirs ce qu'ils doivent faire. »

Cuisiner tous les jours pour une centaine de personnes

Au milieu de cette vie bien réglée, il y a Ibe*, 26 ans, sénégalais, aux fourneaux tous les jours, pour nourrir une centaine de bouches. Il est content de cette tâche car il aime cuisiner. C'est sa mère qui lui a appris.

Surtout, pour lui, il est rassurant d'avoir à faire quelque chose pour remplir des jours qui passent lentement, dans une attente mêlée de peur et d'ennui. Il s'occupe l'esprit en trouvant quotidiennement, dans les stocks de vivres qu'apportent des associations plusieurs fois par semaine, de quoi faire des pâtes à la tomate et à la viande, du riz au poisson ou bien du poulet mafé.



La cuisine, au rez-de-chaussée. ©GM/Rue89Lyon

Des journées passées à attendre



Le plat du jour d'Ibé, des pâtes à la tomate et à la viande. ©GM/Rue89Lyon

Attablé dans la cuisine, assis devant Ibe, Mamadou*, 23 ans, aide chaque matin au ménage. Grâce à lui et à d'autres, la grande bâtie est toujours propre, avec une odeur de produits ménagers dans les longs couloirs des trois étages.

Originaire de Guinée, il possédait une boutique de vitrier qui a été détruite lors d'un affrontement entre deux ethnies. Il raconte avoir ensuite dû partir, après avoir participé à des manifestations où un de ses amis a été tué par la police, ne se sentant plus en sécurité.

Il connaissait alors Lyon seulement de nom, grâce à l'OL, « sept fois champion de France ! » dans les années d'enfance.

De sa traversée en Méditerranée, il n'évoque que la fin, quand son embarcation a été repérée par des volontaires de la Croix Rouge qui l'ont mené en Espagne, où des policiers sont vite arrivés à lui.

Exécutant les ordres, il a alors dû se déshabiller, laisser les seuls souvenirs qu'il avait pu embarquer et déposer ses empreintes digitales. Ce sont ces deux tâches d'encre laissées à la sortie de mer quelque part en Andalousie qui l'empêchent aujourd'hui de demander l'asile en France, à cause de la procédure de Dublin, qui impose aux migrants de déposer un dossier d'asile dans le pays par lequel ils arrivent en Europe. Au squat de « l'Amphi Z », nombreux sont les migrants africains dans cette situation.

Mamadou trouve ça absurde car il ne parle pas espagnol. En France, comme il parle français, qu'il connaît mieux ce pays, il est sûr de pouvoir s'intégrer plus facilement. Il s'est dirigé vers Lyon car un ami y habite, mais celui-ci n'a jamais répondu au téléphone quand Mamadou est arrivé, en février 2017.

Un refuge d'où l'on sort peu

Dans la cuisine arrive alors Saïd*, Tunisien de 30 ans. Il rentre de la bibliothèque de la Part-Dieu, où beaucoup se rendent pour trouver du wifi public et gratuit. Lorsqu'il y appelle ses amis restés en Tunisie et que ceux-ci lui demandent de mettre la Webcam, il s'exécute à contre-coeur et ses amis peinent alors à reconnaître son visage, prématurément vieilli et amaigri. Les « Habitants » sortent peu.

La rue demeure hostile, le contrôle de police, une peur constante. Les seuls déplacements, liste Saïd, ce sont :

« La Part Dieu, la préfecture, le [forum des réfugiés](#), où l'on relève son courrier, le point d'accueil où l'on allait prendre une douche, à [Gerland](#), quand il n'y avait pas encore l'eau chaude ».

Ayant quelques rudiments d'électricien, Saïd a lui pu aider à rétablir le courant lors de l'ouverture du squat, et enquête à chaque coupure pour trouver l'endroit où les plombs ont sauté. Il se rappelle en souriant ces moments où le bâtiment était tout entier plongé dans le noir, et où, d'un coup tout le monde sortait en même temps créant ainsi une belle pagaille.

Né à Gabes, petite ville côtière de Tunisie, il est parti en secret et en pleine nuit, pour fuir une famille qui le forçait à épouser sa cousine.

« C'est comme ça là bas, on se marie entre soi, du coup il y avait plein d'enfants handicapés, je ne voulais pas ça pour moi, alors c'était la guerre avec la famille ».

« Si on était de méchantes personnes, on se serait débrouillé autrement »

Quand il était encore en Tunisie il pensait la France comme « le pays de la liberté », où l'on ne laissait « même pas les chats rester dehors ». Il confronte aujourd'hui ses préjugés d'autrefois à ceux qu'il affronte désormais en France. Sa voix gagne alors en décibels et il assure avec véhémence :

« Si on était de méchantes personnes, si on était des tueurs ou des voleurs, on ne serait pas ici, on se serait débrouillé autrement ».

Plutôt silencieux jusque là, Malik*, Sénégalais de 23 ans, hoche alors la tête, prend la parole et ajoute :

« Personne ne veut quitter sa maman, sa famille son pays ».

« On doit chaque semaine refuser des gens »



L'Entrée du Squat, au numéro 12 de la rue Baudin. ©GM/Rue89Lyon

Souvent près de l'entrée Malik connaît tous les visages et surveille les entrées et les sorties du squat. C'est n'est pas un rôle facile car il doit fréquemment refuser des personnes venues en espérant trouver un toit.

Le squat est aujourd'hui complet, après avoir augmenté ses projets initiaux. Deux personnes par chambre sont vite devenues trois puis parfois quatre. Mais les demandes affluent encore, raconte Malik :

« Au moins cinq ou six par semaines. C'est dur, on était tous dans la rue, on sait ce que c'est ».

Ce qu'il y avait avant la rue et avant Lyon, Malik n'a pas vraiment envie de le raconter :

« C'est une histoire triste et je n'ai pas envie de raconter une histoire triste. Le jour où j'aurai des papiers, où ensuite avec ça je pourrai travailler, je pourrai raconter mon histoire à tous les journalistes ».

Pour l'instant seules des dates surgissent, avec une précision impressionnante :

« Arrivée à Marseille le 6 Octobre 2017. Arrivée à Lyon le 4 Novembre 2017 à 10 h. »



Au dessus de son lit, Diallo s'est dessiné. ©GM/Rue89Lyon



Squat Rue Baudin Au métro Cusset, la rue Baudin est une rue peu passante. Le squat se trouve en face de l'actuelle caserne de pompiers. ©GM/Rue89Lyon.



Squat Rue Baudin Façade Sud du squat. ©GM/Rue89Lyon



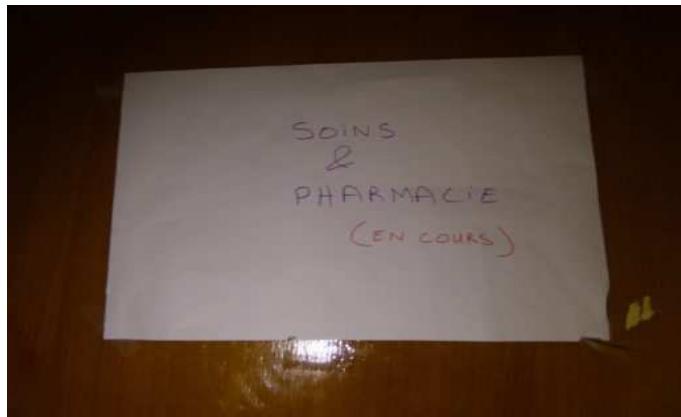
Squat Rue Baudin Le Salon du squat. C'est ici que le 31 Décembre au soir, les habitants ont fêté la nouvelle année. ©GM/Rue89Lyon



Squat Rue Baudin Planning de la semaine, où chacun est libre d'inscrire une initiative. ©GM/Rue89Lyon.



Squat Rue Baudin Endroit réservé aux associations aidant les habitants du squat. ©GM/Rue89Lyon



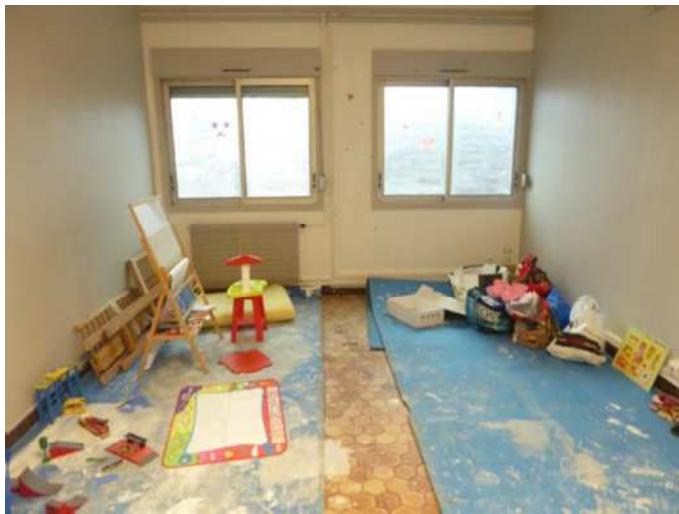
Squat Rue Baudin Entrée de l'infirmérie. ©GM/Rue89Lyon.



Squat Rue Baudin L'infirmérie, où passe chaque semaine une infirmière bénévole pour faire une permanence. ©GM/Rue89Lyon



Squat Rue Baudin Ecriteau posé devant la salle de jeu des enfants. ©GM/Rue89Lyon



Squat Rue Baudin Salle de jeu des enfants. ©GM/Rue89Lyon



Squat Rue Baudin Ecriteau posé sur la porte de la salle de cours, qui remplit la même fonction que dans le bâtiment d'origine, où résidait des élèves pompiers. ©GM/Rue89Lyon.



Squat rue Baudin Réparation sommaire d'une vitre, dans l'escalier. ©GM/Rue89Lyon



Squat Rue Baudin La chambre de Mamadou, au troisième étage. ©GM/Rue89Lyon



Au dessus de son lit, Diallo s'est dessiné. ©GM/Rue89Lyon

Squat Rue Baudin Au métro Cusset, la rue Baudin est une rue peu passante. Le squat se trouve en face de l'actuelle caserne de pompiers. ©GM/Rue89Lyon.

S'approprier les lieux : stickers antifascistes et fresques murales

Les voix sont peu bavardes dans le squat, mais l'on trouve parfois ailleurs que dans les mots des traces de ce qui est tu. Dessinée sur une feuille A4 blanche scotchée au mur du salon, une silhouette féminine scrute la vie qui s'active autour d'elle, de son mur à la couleur passée. Elle est nue, ses yeux sont cernés et sa bouche en forme de cœur est scellée



Sur le mur du salon. ©GM/Rue89Lyon

A ses côtés, un tag plus impressionnant rappelle une des règles prises par les « Habitants », quand la cigarette n'était pas encore bannie. Le visage est menaçant mais l'injonction polie « Cendrez dans les cendriers SVP ».

Parcourant le bâtiment, les stickers libertaires et antifascistes réapparaissent également fréquemment, rappelant l'ironie de la situation, comme le signale une militante présente presque quotidiennement :

« En hébergeant des personnes, on se retrouve à jouer le rôle de l'État ».

Ces murs peuvent raconter aussi de drôles d'histoires. Dans la chambre de Diallo*, au 2^{ème} étage, se trouve l'une d'elles. Originaire de Guinée, il y dessinait et sérigraphiait des T-Shirts. En 2015, alors âgé de 21 ans il a fui son pays pour éviter la prison après, dit-il, avoir participé à des manifestations.

Il a depuis traversé le Mali, le Burkina, le Niger et la Libye, où il a été emprisonné et torturé pendant trois mois, puis l'Italie et enfin la France. Il est lui aussi peu loquace sur son périple et n'a pas vraiment le cœur à raconter son parcours.

Mais il est heureux de montrer sa fresque murale, inspirée d'un conte que sa grand-mère lui racontait enfant.



Fresque murale dans la chambre de Diallo. ©GM/Rue89Lyon

On y voit un homme suspendu par les bras à une branche qui ploie déjà sous son poids. Dans l'arbre un serpent vient vers lui, la langue sortie. Ses pieds frôlent la gueule grande ouverte d'un crocodile qui s'apprête à le dévorer.

Autour du tronc, des fauves rodent. Diallo raconte qu'il soumet cette posture pour le moins périlleuse aux visiteurs de sa chambre, leur demandant sous forme d'énigme comment on peut se sortir d'une pareille situation. Il rit alors en répétant les propositions alambiquées mais imaginatives qu'il a reçu :

« Certains disent qu'il faut prendre le serpent d'une main et étrangler le lion avec' ».

D'autre suggèrent de terrasser frontalement les bêtes une à une. La réponse de Diallo est d'un tout autre genre : celui-ci est formel : ce n'est pas possible d'être sous le coup d'autant de prédateurs, c'est forcément un mauvais rêve, et le garçon suspendu à sa branche va bientôt se réveiller.

Un bâtiment propriété des pompiers de Lyon

Le bâtiment occupé est actuellement juridiquement en la possession de le SDMIS (Service Départemental et Métropolitain d'Incendie et de Secours) mais est en cours d'acquisition par la Métropole de Lyon qui voudrait à terme le démolir pour en faire un collège. A l'heure où nous mettons en ligne cet article, nous ignorons si le SDMIS a initié une procédure visant l'expulsion

Quelles suites pour le squat de la rue Baudin ?

Les soutiens des « Habitants » organisent une manifestation ce samedi 13 Janvier, à 11 h devant le siège de la Métropole de Lyon, rue du lac (Lyon 3ème). Dans un communiqué signé par le « collectif Amphi Z Solidaires », ils demandant notamment « la régularisation de tou.te.s les sans-papiers, à commencer par le passage immédiat à la procédure normale pour tous les demandeurs/ses d'asile en procédure Dublin du 12 rue Baudin », « la réquisition des logements vides ». Les « Habitants » espèrent également pouvoir améliorer les conditions de vie du squat et installer du chauffage et du wifi.

Si les occupants du squat n'ont pas encore été inquiétés par les forces de l'ordre, ni reçu de convocation pour une procédure d'expulsion, ils ont la crainte d'une intervention policière. [Samedi 6 Janvier 2018](#), au squat de La Cabine (avenue Berthelot) lors d'une soirée festive organisée en soutien au squat de « l'amphi Z », la police est intervenue.

**Tous les prénoms des personnes citées ont été modifiés afin de préserver leur anonymat. Pour la même raison, aucune photo des résidents du squat n'a été prise.*